

Du meilleur et du pire

Jane Urquhart, *Verre de tempête*, nouvelles traduites de l'anglais par Nicole Côté, Québec, L'instant même, 1997, 184 p.

Julie Keith, *Le temple du jaguar*, traduit de l'anglais par Hélène Rioux, Lachine, La pleine lune, 1997, 228 p.

André Lemelin, *Cinq couleurs et autres histoires*, Montréal, Planète rebelle, 1997, 164 p.

Michel Lord

Numéro 90, été 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38056ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lord, M. (1998). Du meilleur et du pire / Jane Urquhart, *Verre de tempête*, nouvelles traduites de l'anglais par Nicole Côté, Québec, L'instant même, 1997, 184 p. / Julie Keith, *Le temple du jaguar*, traduit de l'anglais par Hélène Rioux, Lachine, La pleine lune, 1997, 228 p. / André Lemelin, *Cinq couleurs et autres histoires*, Montréal, Planète rebelle, 1997, 164 p. *Lettres québécoises*, (90), 29–30.

Jane Urquhart, *Verre de tempête*, nouvelles traduites de l'anglais par Nicole Côté, Québec, L'instant même, 1997, 184 p., 24,95 \$.
Julie Keith, *Le temple du jaguar*, traduit de l'anglais par Hélène Rioux, Lachine, La pleine lune, 1997, 228 p., 19,95 \$.
André Lemelin, *Cinq couleurs et autres histoires*, Montréal, Planète rebelle, 1997, 164 p., 19,95 \$.

Du meilleur et du pire

NOUVELLE
Michel Lord

Le Canada anglais nous offre de belles nouvelles dans de superbes traductions.
Le Québec, souvent très fort dans le domaine, connaît parfois des ratés.

ÉCRIVAINNE ENCORE MÉCONNUE AU QUÉBEC, Jane Urquhart mérite certainement d'être lue. Romancière et nouvelliste ontarienne, elle a remporté le prix du Gouverneur général du Conseil des Arts du Canada 1997 pour le roman anglophone, *The Underpainter*, et elle s'apprête à recevoir l'ordre de Chevalier des arts et des lettres, accordé par une France qui lui avait déjà donné le prix du Meilleur livre étranger en 1992 pour *Niagara (The Whirlpool)*. Elle a aussi obtenu le prix Trillium (Ontario) en 1994 pour *La foudre et le sable (Away)*. Pour une écrivaine qui a commencé à publier en 1982, elle est déjà couverte d'honneurs.

Le présent recueil, traduction de *Storm Glass*, date de 1987. D'une facture plutôt éclatée, il se compose de dix-sept nouvelles, dont douze sont réunies en deux séries sous les titres de « Cinq fauteuils roulants » et « Sept confessions ». L'intérêt de l'œuvre tient surtout à son écriture très serrée, envoûtante, envoûtée même, et parfois fort étrange. Comme une chronique n'est pas le lieu d'une analyse stylistique, je me limiterai ici à quelques remarques sur le contenu de certaines nouvelles, histoire d'en montrer le caractère véritablement kaléidoscopique.

D'abord il y a cette curieuse attention à des personnages qui ont des liens avec des fauteuils roulants. Certains textes déroutent un peu, comme le premier du recueil, « Les chaussures », où le handicapé n'est pas celui ou celle que l'on croit. Puis, dans « La charité », une femme malheureuse préfère séjourner fréquemment à l'hôpital, où elle peut rêver en paix, en fauteuil roulant. Dans « Le cadeau », un homme à qui on donne un fauteuil roulant décide de l'offrir à sa femme, pour qu'elle puisse s'in-

venter des maladies et se désennuyer. On voit qu'il y a là une certaine dose de satire, que je qualifierais de comique pathétique.

Dans la nouvelle éponyme, « Le verre de tempête », qui suit le cycle des fauteuils roulants, la narratrice, elle aussi en fauteuil roulant, se remémore le moment où, sur le bord d'un lac, elle, son mari et leurs enfants ont trouvé des morceaux de verre. Par la suite, le mari a qualifié de verre de tempête ce verre façonné par l'eau et le vent. Il semble que ce titre serve également de symbole à la relation qui existe entre la femme et son mari, un homme un peu bête aux yeux tranchants « comme des éclats de verre fraîchement cassés » (p. 50).

Le thème du verre revient deux autres fois, dans des nouvelles qui n'ont apparemment aucune relation avec la nouvelle éponyme. Comme par hasard, la dernière nouvelle du recueil, « Cartes postales italiennes », se termine presque sur un éclat de verre : une femme en voyage à Assise, en Italie, s'amourache d'un prêtre, à la fois serveur et jardinier. Parallèlement à cette « aventure », elle lit une biographie de sainte Claire. La vie de cette sainte, amoureuse de François d'Assise, est

comme une mise en abyme de sa propre vie. À la fin, la voyageuse va voir la sainte, conservée dans son cercueil de verre ; elle l'imagine toujours souffrante. L'autre nouvelle, qui fait verrière pour ainsi dire, est une des « Sept confessions » : « Verre de Venise. La convoitise ». Avec une tout autre palette, Urquhart campe ici un vieillard qui collectionnait dans sa jeunesse des objets de verre de Venise, mais qui ne rêve plus qu'à une jeune fille qu'il fréquentait à cette époque.

Au delà de la présence figurative du verre, ce que ces nouvelles mettent en discours, ce sont toujours des drames humains et des émotions liées à l'amour et surtout à son absence. C'est sans doute pour cela que l'on se dit que ce recueil a des relents romantiques. Cela transparait de façon marquée dans la nouvelle « La mort de Robert Browning », qui relate les dernières heures du poète anglais mort à Venise en 1889 à 77 ans. Dans un jeu d'emboîtement à la fois onirique et fantasmagique, Browning est lui-même obsédé par la mort de Shelley. Il lui semble même le voir apparaître le long des canaux vénitiens.

À l'exemple de cette dernière nouvelle, le recueil de Jane Urquhart se lit comme une traversée de labyrinthes remplis de canaux et de reflets de verre. Dense, varié, et superbement traduit par Nicole Côté — cette dernière était finaliste pour le dernier prix du Gouverneur général du Conseil des Arts du Canada dans la catégorie « traduction » —, l'œuvre devrait plaire aux amateurs de nouvelles savamment ouvragées.

De belles chutes

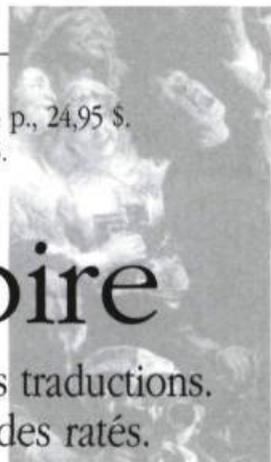
Selon l'éditeur, *Le temple du jaguar* est le premier recueil de Julie Keith, et il serait même son premier livre, puisque les Éditions de La pleine lune ne mentionnent aucune œuvre antérieure.

Pour une première, si c'est le cas, on peut dire que cette Montréalaise d'origine étatsunienne a fait une entrée remarquée puisqu'elle faisait partie des finalistes au prix du Gouverneur général du Conseil des Arts du Canada, lors de la parution originale, *The Jaguar Temple*, en 1995. Les textes bénéficient ici de la traduction d'Hélène Rioux, elle-même nouvelliste bien connue. Chaque nouvelle palpite littéralement de vie, les dialogues rivalisent souvent avec la narration d'événements et le discours de pensée. Mais c'est le thème de la chute qui domine le recueil. Au moins quatre des neuf nouvelles s'inscrivent dans cette mouvance. En ce sens, le recueil me paraît très construit, même si à la lecture on ressent le même effet kaléidoscopique que dans le recueil d'Urquhart. Keith maîtrise elle aussi l'art de la variation sur un même thème.

Dans le premier texte, « Tomber », la chute est plutôt banale et presque comique, mais c'est l'occasion pour un homme de découvrir



Julie Keith



qu'il aime la femme qui vient de faire une chute. Belle façon de tomber amoureux. Dans la dernière nouvelle, le texte éponyme, une femme visite un temple maya. Lors de la descente, le maire de l'endroit fait une chute mortelle, et la femme, comme inspirée par cette catastrophe, s'apprête à se jeter dans le vide. Quelle autre belle façon — soyons cynique — de jouer avec le cliché de la chute finale dans la nouvelle. Entre ces deux nouvelles, les chutes prennent différentes formes : la fin d'une relation (« Le chat de jade »), la déchéance (« Tessa »), le désir d'aider des jeunes filles à ne pas trop déchoir (« Sœurs »). Toutes les nouvelles ne sont pas reliées à ce thème. Julie Keith affectionne les situations de rencontres diverses entre Étatsuniens et Québécois, ce qui sert parfois de tremplin à des remarques sur les cultures. Chose certaine, avec de tels livres et de telles traductions, la littérature québécoise ne peut que s'enrichir.

Un fourre-tout indigeste

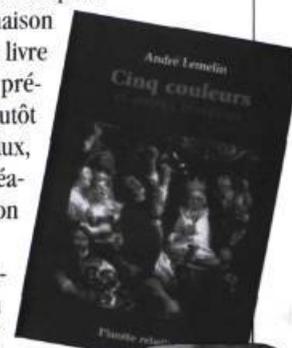
Ce qui n'est pas exactement le cas avec le recueil d'André Lemelin. Dans les treize nouvelles de *Cinq couleurs et autres histoires*, le fondateur de la revue *Stop* pense s'en donner à cœur joie. La quatrième de couverture tient cet « avertissement » : « [I]l se peut que vous sortiez de la lecture de ces nouvelles un peu plus pervers, tordu et déchiré que vous ne l'étiez auparavant. » Le fait est qu'il n'en est rien. Qui veut se prendre pour Sade ou pour Lautréamont doit se lever de bonne heure et affûter sa plume. Pourtant, le recueil ne part pas d'un si mauvais pied. En lisant « L'amour jaune, le vrai. Drame de campagne », j'ai pensé au style d'Yves Thériault (qu'il me pardonne), à celui des *Contes pour un homme seul*. Il s'agit de l'histoire d'un homme qui abuse des filles, en épouse une, mène une vie de débauche, avant de tout détruire dans une grande boucherie. L'horreur hyperréaliste. Puis, les choses se gâtent :

séquences d'enculage (« Le mannequin mauve », « Noir Don Juan »), violences à répétition d'un prêtre (« La ruelle rouge »), fornication devant un cercueil (« Je nous aime ; tu t'en fous »). Ensuite, le ton change, passe au fantastique. Je veux bien, j'adore. Mais qu'est-ce qu'on trouve ? Un fantastique archi-traditionnel, une histoire de maison hantée située sur le site d'un cimetière (« La maison »), un livre qui n'existe pas, mais dont la lecture fait vieillir puis mourir prématurément (« L'homme aux livres »). Suit un petit polar plutôt banal et des textes qui se veulent sans doute expérimentaux, comme ce « *One night stand*. Nouvelle interactive de type réalisme poussé [...] », constitué de soixante fragments que l'on nous suggère de lire dans le désordre.

Je noterai simplement que ce ne sont pas les thèmes volontairement provocateurs qui dérangent ici. On en a vu d'autres. C'est plutôt la qualité, le travail de l'écriture qui n'est pas au rendez-vous, ce qui donne la fâcheuse impression de lire des textes bâclés, truffés de références philosophiques entremêlées à toutes sortes de descriptions de turpitudes : bref un fourre-tout indigeste. Dommage. Non, on ne sort pas de ce livre plus pervers que jamais, mais plutôt déçu de constater que l'écriture ne soit pas à la hauteur du projet.

ERRATUM

Dans mon article de *Lettres québécoises* (no 89) intitulé « Des nouvelles de l'"autre solitude" » (page 31), j'attribue la paternité du *Patient anglais* (*The English Patient*) à Neil Bissoondath, alors qu'il s'agit de l'œuvre de Michael Ondaatje. Que ces deux auteurs, ainsi que les lecteurs, acceptent mes regrets les plus sincères. (M.L.)



André Lemelin

NOTRE PLAISIR D'ÉDITER : VOTRE PLAISIR DE LIRE !

Annick Perrot-Bishop



D'origine vietnamienne, indienne et bretonne, Annick Perrot-Bishop publie ici son troisième livre.



Écrits dans une langue poétique riche en symboles, ces « Fragments de saisons » sont d'inspiration fantastique. Ils nous entraînent dans des univers de magie, d'étrangeté et de rêves. Ces récits, liés par le thème de la métamorphose, baignent dans une aura de mystère, où des paysages intérieurs se fondent dans un environnement de songes marins.

Douze nouvelles, autant de petites œuvres d'art.

106 pages

14,95 \$

Isabel Vaillancourt



Abitibienne, conteuse dans l'âme, Isabel Vaillancourt publie ici son quatrième roman.



Belle, jeune et racée, Madame de Siam est une précieuse qui s'exprime en vers, se targue de nobles origines et se croit destinée à mener grande vie. Or, celle-ci ne tient pas toujours ses promesses et recèle sa part de surprises et d'embûches. Racontée avec verve, mordant et humour, l'histoire de Madame de Siam renoue avec la tradition du roman médiéval.

Préface de Robert Lalonde.

120 pages

14,95 \$